



L'expérience mystique

COMMUNICATION DE PIERRE RUELLE
A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 AVRIL 1989

Le problème de l'existence de Dieu est de ceux que l'on peut écarter mais non ignorer et encore moins supprimer. On peut ne pas se le poser, il se pose tout seul. On peut essayer de l'ensevelir sous des strates d'occupations, de préoccupations, de plaisirs, de rigueurs ou de refus ; il finit toujours par resurgir, que ce soit à l'occasion d'une lecture, d'un spectacle étonnant ou à l'occasion, inévitable, d'une catastrophe personnelle.

Depuis quarante ans, l'exposé que je vais vous faire gît dans mes cartons sous forme de notes que je reprends parfois à des années d'intervalle, ajoutant ceci, retranchant cela, au point que je ne sais plus très bien ce qui est de moi et ce que j'ai emprunté.

De toute façon, pour ce qui est du fond, il s'agit bien d'un travail de seconde main. Ni de près ni de loin, je n'ai vécu l'expérience mystique et je crois bien que, par nature aussi bien que par éducation, j'y suis parfaitement rebelle. À deux ou trois reprises, j'ai rencontré des gens qui, je pense, l'avaient vécue à des degrés divers, mais ils ne s'en sont pas ouverts à moi et je ne leur ai rien demandé.

*

* *

On sait que l'esprit humain peut adhérer à une proposition, comme disent les logiciens, pour des motifs d'ordres différents.

D'ordre rationnel d'abord : telle proposition est la conséquence proche ou lointaine d'une ou de plusieurs autres préalablement admises. On disait autrefois « universellement admises », mais la pensée moderne est devenue plus prudente.

Ce procédé est celui de la logique aristotélicienne, des mathématiques et de la philosophie classique.

Ces motifs peuvent être d'ordre expérimental : j'admets sous certaines réserves le témoignage de mes sens, aidés s'il le faut d'instruments aussi puissants qu'il se pourra. Tel est le procédé des sciences naturelles.

Ils peuvent être d'ordre dogmatique et faire appel au principe d'autorité. Certains admettent la réalité de l'Immaculée Conception parce que les papes et les conciles l'ont affirmée.

Remarquez que je ne fais pas le procès de ces différentes démarches de l'esprit. Je constate seulement que les connaissances qu'elles fournissent sont relatives, à des degrés et à des titres divers, c'est entendu, mais aucune n'atteint l'absolu.

Ainsi toute connaissance purement rationnelle est fondée sur des postulats et un postulat, par définition, est indémontrable. Nos connaissances rationnelles sont donc, en dernière analyse, garanties uniquement par la nature même de notre esprit. Et on conviendra que notre esprit peut se tromper : l'histoire des progrès de l'esprit humain, n'est qu'une succession d'erreurs corrigées.

Le témoignage de nos sens, à quoi se ramène la connaissance expérimentale, est un témoignage incertain et l'usage d'instruments de plus en plus perfectionnés ne fait que reculer la limite de nos incertitudes.

Quant au principe d'autorité, qu'il nous suffise de constater que beaucoup de bons esprits, honnêtes et sincères, ne l'admettent pas.

Or, quelque idée que l'on s'en fasse par ailleurs, fût-ce pour le nier, le concept de Dieu, dans un monde dominé par la pensée judéo-chrétienne, entraîne celui d'absolu. L'indépendance fait partie de la définition, qu'on l'admette ou qu'on la rejette : *Ego sum qui sum*, que l'on traduise selon une tradition qui remonte aux Septante par « Je suis celui qui est » ou que l'on se satisfasse d'une traduction littérale de l'hébreu « Je suis celui que je suis ». On ne peut songer à établir l'existence d'un absolu avec du relatif.

Mais, outre les trois ordres de motifs que j'ai considérés, il en est un quatrième. Ce sont les motifs d'ordre intuitif. L'intuition serait la prise directe de conscience d'une réalité, sans l'intermédiaire des sens ou de la raison. Si la réalité vraie ou supposée que l'on atteint ainsi est d'essence divine, on a affaire à l'expérience mystique. C'est elle qui fera l'objet de nos considérations.

Ainsi donc, mettons bien les choses au point dès ce début pas question ici de raisonnement, pas question non plus d'expérience sensorielle à proprement parler. Le mystique n'est ni un rationaliste ni un savant : je veux dire qu'il peut fort bien l'être ou ne pas l'être, ceci étant indifférent au domaine de la mystique proprement dite. Le mystique ou la mystique est un homme ou une femme qui affirme percevoir, sentir, connaître l'existence de Dieu et la présence même, j'y insiste, la présence même de Dieu, comme le premier venu d'entre nous peut, dans le repos de ses sens et en l'absence de tout raisonnement, avoir conscience de sa propre existence.

Le mysticisme, c'est donc l'ensemble des phénomènes, des états, des doctrines relatifs à l'union intime d'un vivant avec Dieu. Tous les autres sens du mot, les plus fréquents dans la vie courante, sont dus à des associations d'idées fondamentalement fausses. C'est ainsi que l'on parle d'une mystique révolutionnaire, d'un poème mystique alors que l'on veut parler d'un enthousiasme d'ordre politique et d'une poésie religieuse plus ou moins hermétique. Je m'en tiendrai au sens étroit, premier, somme toute au sens psycho-religieux. Les mystiques n'étant pas tous, tant s'en faut, des ignorants, des primitifs ou des détraqués relevant d'une manière flagrante de la pathologie du système nerveux, étant donné d'autre part qu'on en rencontre dans toutes les religions et même hors des religions constituées, leur cas mérite d'être considéré attentivement et avec respect.

Comme il est normal, nous verrons d'abord les modalités de l'expérience mystique et ensuite les tentatives d'explication qui en ont été données.

Les modalités d'abord. Il faut bien les distinguer des dogmes et des rites. Les premiers sont un système de croyances nécessairement admis par tous ceux qui appartiennent à une église constituée ou à une secte. Les seconds sont les gestes et cérémonies du culte formel rendu en signe de soumission ou d'alliance à une puissance considérée comme divine.

Indépendamment d'eux, il existe un élément affectif, sentimental envers une présence vraie ou supposée, mais dans tous les cas sentie. Cet élément, l'élément mystique, peut prendre les formes les plus diverses.

Peut-être existait-il déjà chez l'homme préhistorique, mais on ne saurait l'affirmer avec certitude. Plus instructive est l'étude du comportement religieux des primitifs actuels. Chez les indigènes du centre de l'Australie ou de l'Afrique aussi bien que chez les Indiens de l'Amazone, il n'est pas rare d'observer des crises à forme délirante pendant lesquelles l'individu se croit, se sent possédé par un être invisible, esprit ou démon. On constate aussi, et ceci ne manque pas d'intérêt, que souvent les rites d'initiation ont pour but de créer un tel état d'exaltation mystique. Toutefois, ce mysticisme rudimentaire, primitif, présente des caractères particuliers qu'il faut signaler en passant et qui sont d'autant plus remarquables qu'ils diffèrent des formes évoluées de la mystique hindoue, musulmane ou chrétienne. Le primitif se prépare à entrer en transe en usant d'excitants du système nerveux : haschich, tabac, boissons alcoolisées, danses ou musiques obsédantes, pratiques douloureuses. L'état de transe ainsi obtenu désintègre la personnalité, le moi se fragmente, l'individu se croit dédoublé, devenu autre. Enfin, l'élément moral et intellectuel fait défaut dans l'extase du primitif et l'élément sexuel y est souvent mis au premier plan. En un mot, si le mystique des grandes religions pourvues d'une philosophie morale s'applique à refouler ses instincts, le primitif donne libre cours aux siens. Ceci ne doit pas nous étonner. Plus l'homme est civilisé, j'entends au sens élevé du mot qui unit, si je ne m'abuse, l'intelligence à la morale, plus il possède de maîtrise de lui-même, de sentiment de sa personnalité, mieux il contrôle son attention volontaire, moins il est soumis à sa physiologie et à ses instincts. Et, comme nous le verrons dans un instant, les pratiques préliminaires, l'entraînement auxquels se livrent les mystiques orientaux ou européens ont pour résultat le plus immédiat et le plus clair de donner à la volonté le pas sur l'instinct. Il ne m'a pas semblé utile de parler du sentiment mystique dans les anciennes religions constituées, culte d'Isis ou de Mithra, formes anciennes du bouddhisme ou du judaïsme. J'en suis mal informé et je confesse que je ne m'y suis guère intéressé. Si je ne me trompe, on n'y a guère relevé que des traits primitifs et une esquisse encore peu nette de ce que, par commodité, j'appellerai le mysticisme évolué.

J'ai donné en commençant une définition sommaire du fait mystique : « prise de conscience immédiate d'une réalité divine ». Tenons-nous en à elle pour l'instant, constatant que le point de départ, observé chez les primitifs, semble être un état de déséquilibre nerveux provoquant des réactions selon les voies de moindre résistance, c'est-à-dire obéissance aux instincts et images d'êtres surnaturels conformes à la description traditionnelle dans une société coutumière donnée.

Je passerai tout de suite à l'examen du fait mystique parmi les groupes humains les plus évolués intellectuellement, dans les sociétés pourvues de systèmes philosophiques ou religieux cohérents. Un fait nous frappe d'emblée, c'est que jamais il n'y a de divorce net entre les conceptions qu'offre le système philosophique ou religieux du mystique et les données de l'expérience mystique elle-même. Ceci paraîtra plus clair si nous entrons dans quelques détails. La philosophie hindoue admet que la multiplicité et la diversité des êtres et des choses n'est que l'émanation progressive d'un principe premier, unique, qui est Dieu, un Dieu auteur d'un univers qui n'est au fond qu'illusion. Si l'homme veut s'évader de cet univers illusoire, il devra se débarrasser de cette chimère qu'est sa personnalité, l'anéantir dans le grand Tout. Les brahmanes arrivent à ce résultat par la contemplation soutenue d'une idée unique et par des procédés relativement grossiers, en tout cas de nature moins intellectuelle que physiologique : le jeûne, la souffrance, la fixation d'un objet brillant, l'immobilité. Apparemment, on n'est pas très loin du fakirisme pur et simple. Mais l'extase ainsi obtenue procure au sujet un plaisir nettement ressenti, son individualité n'est donc pas entièrement abolie. Le bouddhisme va plus loin, il prêche l'anéantissement total, le Nirvâna. Le mystique hindouiste orthodoxe poussait la négation du moi jusqu'à l'indifférence à tout désir, à tout jugement. Mais la vie affective subsistait puisqu'il tirait de son état une joie profonde. Le mystique bouddhiste se délivre, par les mêmes mécanismes de contemplation, de ce vestige du moi. L'état ainsi obtenu est une impassibilité absolue où ne subsiste plus que le sentiment diffus d'une communion divine. Nous verrons tout à l'heure chez les mystiques chrétiens le même accord entre les résultats de l'expérience mystique et la théorie religieuse. Sans anticiper, disons que, dans les premiers stades de la vie mystique, certains chrétiens croient vivre par exemple des scènes de la Passion. Le mysticisme musulman, bien moins

développé, offre néanmoins des constatations analogues. Ce n'est pas sans importance. Les conceptions des différentes religions étant contradictoires, si l'expérience mystique reste orthodoxe à l'intérieur de chaque religion, la contradiction générale est patente. Si le brahmane croit voir dans ses premières extases les dieux de la mythologie hindoue, si le mystique chrétien revit la Passion du Christ, nous sommes fondés à voir là une contradiction. Mais ce serait aller trop vite en besogne que de passer en haussant les épaules. Le problème n'est pas si simple.

L'expérience mystique offre des degrés, un enchaînement d'étapes à peu près invariable dans toutes les religions, sans que l'on puisse penser qu'elles se sont influencées mutuellement. Les procédés mêmes d'accès à ces étapes ne varient guère. Il faut donc les passer en revue. Il va de soi que le vocabulaire que nous emploierons est le vocabulaire chrétien et même catholique. Pour les Occidentaux que nous sommes, c'est le seul commode parce que c'est le seul avec lequel nous soyons quelque peu familiarisés.

Le but de la vie mystique, c'est, je le répète, le mariage spirituel de l'âme avec Dieu, une union intime et durable. Il existe une technique qui permet éventuellement à l'âme de mériter cet état. Mais Dieu reste seul maître de ses décisions, l'Esprit souffle où il veut. Ceci n'est, au fond, qu'un aspect du vieux problème de la grâce qui s'est posé depuis l'Épître de saint Paul aux Éphésiens et sur lequel se sont acharnés calvinistes, jansénistes et jésuites. Les oreilles de tous ceux qui ont lu Calvin et Pascal en bourdonnent encore. En un mot, aucune recette ne déclenche la communion mystique, pas plus que les exercices au piano ou au violon ne font un Rubinstein ou un Paganini. Néanmoins, il faut en passer par eux.

La technique mystique comporte deux étapes, l'une négative, l'autre positive, et un couronnement. La première étape d'abord : l'ascète écarte tout ce qui le détourne de Dieu. La deuxième : il essaie de s'élever jusqu'à lui par la méditation.

Comment écarter tout ce qui détourne l'âme de Dieu ? Par la mortification du corps, des passions et de la volonté. Les procédés de cette mortification sont bien connus : les jeûnes, le dépouillement matériel des ermites chrétiens ou des fakirs hindous, les prières nocturnes répétées de certains ordres religieux, la haire et le cilice, le silence imposé. L'anéantissement de la volonté est acquis par

l'humilité et l'obéissance. Mais voici qui est peut-être plus important. C'est que les mystiques, aussi bien chrétiens que musulmans ou hindous comprennent dans la maîtrise de la volonté le contrôle de la mémoire. Si complet que soit le silence, si profonde que soit la solitude, chacun porte en sa mémoire le monde extérieur, ses sujets de distraction et de tentation. Toute une littérature a popularisé les tentations des ermites du désert, depuis les *Vitae patrum* jusqu'à Gustave Flaubert et Anatole France. Tous les souvenirs autres que les souvenirs religieux doivent donc être anéantis. Les souvenirs religieux, eux, doivent rester. C'est même le fait de les cultiver, de les vivre intensément qui constitue la deuxième étape vers Dieu. C'est ce que les catholiques appellent l'état d'oraison. C'est à ce stade que se produisent les manifestations les plus spectaculaires, en même temps que les plus discutables, force est de le reconnaître, du phénomène mystique tel que nous l'avons défini. Dans sa méditation, tel croit assister réellement aux scènes de la Passion ou être transporté dans le paradis d'Allah. Tel autre se réveille de son extase, comme François d'Assise, avec les stigmates du Christ, tel autre prophétise, tel autre a le don des langues. Certaines de ces manifestations sont rares et discrètes. D'autres, comme le « parler en langues » chez les Pentecôtistes sont d'une grande banalité. Toutes ont provoqué une ample littérature et il serait téméraire d'affirmer que tous ces charismes méritent considération. Le risque est de pratiquer l'amalgame, à dessein ou non, car il est difficile de mettre sur le même pied saint François d'Assise et un Pentecôtiste à peu près illettré. Notons que l'Église catholique est, en cette matière comme dans bien d'autres, d'une grande prudence, puisqu'elle considère les charismes seulement comme « probables et pieusement croyables » sans se prononcer sur leur origine divine. Quoi qu'il en soit, une constatation s'impose, c'est que le Chrétien retrouve le Tout-Puissant des Écritures, le Mahométan retrouve Allah et le Bouddhiste la paix du Nirvâna. Pourquoi ? Parce que le premier a médité sur la Bible, le deuxième sur le Coran et le troisième sur les livres bouddhistes. Par conséquent, toutes les conclusions que l'on pourra tirer des charismes seront viciées par ce fait que les diverses révélations mystiques qui en sont solidaires sont tributaires de traditions historiques ou philosophiques différentes et dans une très large mesure contradictoires.

Si les stigmates, le don des langues, celui de prophétie et les autres charismes constituaient le plus haut degré du phénomène mystique, tout esprit habitué à la

critique historique et logique pourrait prononcer condamnation et s'en tenir là. Mais les choses ne se passent pas ainsi. Tous les grands mystiques, du moins les mystiques chrétiens, n'ont que peu d'estime pour ces manifestations mystiques qu'ils ont connues et qu'ils ont dépassées. C'est que toutes les grandes religions admettent que Dieu est immatériel et infini. Toute représentation sensible, si elle est nette et surtout si elle est nette, tout concept pensable et par conséquent limité, seront évidemment faux ou, plutôt, ils ne rappelleront la réalité divine qu'à la manière du monde sensible de Platon, qui n'est qu'un reflet des idées pures.

Écoutons ce que dit l'Espagnol Juan Yopez, saint Jean de la Croix : « Je déclare que toute perception et vision imaginaires, toute forme et espèce sensible qui s'offre par figure, image ou quelque connaissance particulière, qu'elles soient regardées comme fausses et venant du démon ou comme véritables et venant de Dieu, ne peuvent préoccuper ni nourrir l'entendement... Comme Dieu n'a ni forme ni image que la mémoire puisse se représenter, il en résulte qu'en se trouvant unie à Dieu, l'âme demeure comme sans forme ni figure, l'imagination perdue et la mémoire souverainement imbibée du Souverain Bien. »

Les Allemands Tauler et Eckart, l'Espagnole Thérèse d'Avila et le Flamand Ruysbroeck tiennent à peu près le même langage.

Nous voici arrivés au cœur du problème, au seul point qui, pour moi, soit vraiment important. Étant donné que, si Dieu existe, il ne peut être qu'infini, ineffable, sans forme ni figure, quel crédit faut-il accorder à ceux, hommes ou femmes, qui prétendent avoir appréhendé son existence ?

J'ai, jusqu'ici, résumé les diverses phases de la vie mystique, mais il est certain que l'état final, celui de la communion avec Dieu, ressenti intensément et nettement par les grands mystiques, l'est aussi, d'une façon diffuse et plus faible, sans phases préliminaires conscientes, par bon nombre de gens. L'honnêteté me prescrit impérativement de dire que je n'en suis pas. Je n'en suis ni fâché ni plus fier. Du moins, cela me permettra-t-il de parler de mon sujet plus froidement, sinon avec plus de lucidité. C'est que l'honnête objectivité dont j'ai essayé de ne pas me départir jusqu'à présent va devenir plus difficile maintenant qu'il ne s'agira plus de décrire mais d'expliquer et d'apprécier.

Voici donc l'esprit arrivé au sommet de l'échelle mystique, au couronnement qui suit la deuxième phase, passé le stade des extases et passée aussi parfois une

période d'aridité d'où Dieu était absent. Voici que se réalise l'union divine. Tous les grands mystiques l'ont évoquée. Aucun n'a pu la décrire, cela va sans dire : cette impossibilité tient à l'essence du phénomène. Il ne servirait à rien d'allonger des citations : la part objective et rationnelle de notre esprit ne peut en être plus avancée. C'est que l'expérience mystique diffère totalement de l'expérience scientifique. La seconde peut être reproduite autant de fois que l'on voudra par tous ceux qui en observeront les conditions. La première n'est réservée qu'à de rares élus qu'il faut croire sur parole. Je l'ai dit déjà, il existe bien une technique de l'apprentissage mystique, mais le résultat n'est jamais automatique.

Alors, leur bonne foi n'étant en aucune manière suspectée, qui nous dit que les mystiques ne sont pas victimes d'une illusion ? Sommes-nous des aveugles à qui on ne peut expliquer ce que sont les couleurs ou sont-ils, eux, les jouets d'une chimère ? Pour essayer de sortir du dilemme, il faut bien commencer par examiner les diverses explications qui ont été proposées jusqu'ici au sujet des faits constatés.

L'explication la plus courante est aussi la plus ancienne. Elle assimile les phénomènes mystiques à des manifestations névropathiques. Pour les tenants de cette thèse, le mystique est un détraqué. Certains disciples du Dr Charcot ont même parlé d'« hystérie ». Mais, selon les mêmes spécialistes, l'hystérie, si elle n'est pas de l'épilepsie ou de la démence, n'est que simulation. Le mystique serait-il donc un simulateur conscient ou un mythomane ? La simulation ne fait guère de doute dans certains cas, lorsque les manifestations soi-disant mystiques se teintent de fakirisme. La répugnance des intéressés à se soumettre à un contrôle scientifique plaide contre eux. D'autre part, on ne peut accuser de simulation les innombrables illuminés qui, à travers les tourments, ont témoigné pour leur foi : chrétiens des premiers siècles, protestants du XVI^e, camisards du XVII^e. Seraient-ils des mythomanes, incapables de distinguer le réel de l'imaginaire comme les enfants le sont tous à un certain âge ? Les situations à hauts risques, pour peu qu'elles durent, la misère, la faim provoquent une tension nerveuse qui se traduit facilement par des manifestations paroxystiques de religiosité. J'en appelle à tous ceux qui se sont trouvés sous un bombardement, dans une fusillade ou dans un camp de prisonniers. Bien des manifestations en relation avec le mysticisme en deviennent suspectes. Tel est le cas notamment du don des langues. Ne croyez pas que je vous parle de manifestations de l'esprit religieux rarissimes ou éloignées de

nous dans le temps ou l'espace. Le mouvement pentecôtiste, qui a pris naissance aux États-Unis vers 1900, s'est largement et rapidement étendu depuis, et toujours dans les milieux les plus défavorisés. Il a atteint vers 1930 le Borinage, région pauvre à forte minorité protestante. Il y compte aujourd'hui plusieurs lieux de culte. Or, il est courant que des fidèles, au cours des prières en commun, se dressent tout à coup et se mettent à proférer des paroles en une langue incompréhensible. C'est le phénomène de glossolalie, qui est censé répéter ce qui s'est passé lorsque le saint Esprit est descendu sur la tête des Apôtres le jour de la Pentecôte (*Actes*, II, 1-4). D'autres inspirés se chargent alors de traduire ces messages en langue vulgaire. Le contenu est toujours d'une grande indigence. Ce qui nous importe, c'est que le comportement que nous venons d'évoquer se retrouve chez des malades mentaux incontestablement atteints du délire religieux. En somme, la psychiatrie est capable de rendre compte de tout ce qui, dans les manifestations mystiques, n'est que paroles et attitudes. Elle ne touche pas au fond du problème, l'appréhension sans intermédiaire d'une réalité transcendante.

Il convient ici de se rappeler que le sentiment plus ou moins net d'une présence divine existe chez des gens parfaitement équilibrés, sans nulle tendance à se donner en spectacle. Il n'est pas question d'expliquer leur cas par une folie pure et plus ou moins simple. Je négligerai toutes les théories qui font, dans une certaine mesure, appel aux manifestations extérieures, non essentielles, à mon sens. La tentative d'explication la plus remarquable, la plus fine, est la *Gestalttheorie*, la « théorie de la forme », avancée par des psychologues allemands. Voici en bref de quoi il s'agit. Au moment où j'écris ces lignes, j'achoppe tout à coup sur un concept quelconque et le mot qui le traduirait ne vient pas. Pourtant, ce que je désire écrire est bien net dans mon esprit, le concept est bien défini. Il y a donc dans mon esprit une case vide, mais ce vide n'est pas à proprement parler du néant, il exerce une puissante attraction, à tel point que, si je ne trouve pas le mot souhaité, j'en créerai un autre plutôt que de laisser la case vide. De la même manière, je puis me rappeler le rythme d'un vers sans me souvenir des paroles. Je puis aussi me représenter un ange, ou un taureau ailé, ou Mercure avec des ailes aux talons, je puis même les peindre si j'en ai le talent. Ils n'ont aucune existence mais mon esprit en possède la forme.

Pour les gestaltistes, l'intuition mystique serait du même ordre. Soit un grand mystique, dont la sincérité et la vigueur intellectuelle ne peuvent être mises en question. Ses premières expériences religieuses sont de l'espèce reçue dans son milieu, que ce milieu soit chrétien, musulman ou bouddhiste. Mais l'homme dont nous parlons sait que Dieu est Esprit, qu'il n'a ni forme ni limite. Cet homme s'efforce donc d'effacer de son esprit tout ce qui peut être représenté, tout ce qui peut rappeler la matière, tout ce qui peut être décrit. Que reste-t-il après cela ? Il reste une dynamique, un champ de forces, une empreinte, c'est-à-dire la *gestalt* du concept de Dieu. La perception mystique de l'homme ordinaire, plus faible et plus floue, peut s'expliquer d'une manière semblable. C'est qu'il a lui aussi un passé religieux traditionaliste, même s'il n'a reçu aucune éducation religieuse déterminée et même s'il a été élevé selon des principes nettement irréligieux. Cela se conçoit sans peine. Nous sommes tous influencés dans une certaine mesure par les idées de la société dans laquelle nous vivons, même si nous les rejetons. Ainsi de l'idée de Dieu. En Europe, par exemple, le Dieu admis par les uns, rejeté par les autres, est un Dieu présentant un minimum de caractères précis : il est unique, il est immatériel, il est tout puissant, ses desseins sont impénétrables comme ses voies, il est éternel et infini, il est favorable globalement, sinon dans l'immédiat et le détail. Tel est le Dieu auquel l'homme d'Occident croit ou ne croit pas. Pour les uns, l'inconnue Grand X est précédée du signe + et pour les autres du coefficient 0. Mais l'homme, quel qu'il soit, se sait faible et transitoire. Il peut admettre cette constatation avec courage et même avec flegme, cela n'empêche qu'il tend à ce qui ne passera pas, à ce qui réalisera une harmonie, un équilibre, une justice. C'est même sur une constatation de cette sorte que Kant, dans la *Critique de la raison pratique*, fonde sa démonstration de l'existence de Dieu. L'homme ordinaire ne procède pas, du moins spontanément, à un raisonnement précis, mais son subconscient travaille pour lui. Sa tendance profonde dessine une *gestalt*, une forme, la « forme » de Dieu. Il ne reste qu'à mettre un nom sur la case ainsi dessinée. L'occasion peut en être fournie par une émotion brutale, la peur par exemple, ou esthétique, ou philosophique, voire même amoureuse. On a constaté depuis longtemps que les périodes troublées connaissent une recrudescence des manifestations mystiques de l'espèce spectaculaire dont nous avons déjà parlé. Il ne serait pas honnête d'y voir nécessairement et toujours un calcul sordide et

conscient, une prise d'assurance-vie ou *post mortem*. La théorie gestaltiste peut d'une manière satisfaisante rendre compte de ce phénomène. Malheureusement, si l'on y réfléchit bien, la valeur du témoignage mystique, net ou diffus, ne se trouve ni infirmée ni confirmée par la théorie de la forme. Celle-ci montre comment l'idée de Dieu ou, plus exactement, comment le sentiment d'une présence divine peut prendre un relief saisissant, une acuité extraordinaire, mais, que cette présence soit réelle ou imaginaire, l'explication restera plausible. Si j'en reviens à mon exemple de tantôt, bien imparfait, comme toutes les comparaisons en pareille matière, le terme que je cherchais n'existe peut-être pas et alors il est bien vrai que je le forgerai plutôt que d'y renoncer, mais rien ne le prouve, peut-être existe-t-il. Les chances sont à égalité. De même pour Dieu. Le mystique a vidé la forme, l'empreinte, du contenu trop précis qu'il tenait de la tradition, mais, ces impuretés éliminées, qui prouvera qu'il ne reste rien, rien qu'une forme vide, une illusoire silhouette, un piège ? Réalité sublimée ou illusion pure ? Comment résoudre le problème si ce n'est par un postulat qui laissera chacun sur ses positions ?

Si je me suis étendu assez longuement sur la théorie gestaltiste, c'est qu'elle seule constitue un essai d'explication de l'expérience mystique dans ce qu'elle a de fondamental, elle seule s'efforce de rendre compte de la prise de conscience d'une réalité divine sans s'embarrasser des phénomènes extérieurs. Les autres systèmes, et notamment la psychanalyse et la thèse sociologique, s'intéressent essentiellement aux charismes, c'est-à-dire à des manifestations discutables d'une présence, non à la présence elle-même.

Lorsqu'on s'est intéressé pendant un temps à une certaine question, surtout si ce temps fut long, et qu'on n'a pu trouver satisfaisante et définitive aucune des réponses qui lui sont faites, on peut être tenté de proposer à son tour une solution inédite. C'est une tentation à laquelle je ne succomberai pas. Les diverses manifestations mystiques, dans ce qu'elles ont de visible et d'audible, ne m'intéressent pas profondément, je le confesse. Les diverses explications que j'en ai lues satisfont grosso modo mon besoin de comprendre, malgré leurs hésitations. Mais le centre du problème, le seul point qui compte à mes yeux, la prise de conscience de Dieu et, par conséquent, le problème de son existence ne m'en semblent pas éclairés. Le choix que je pourrai faire entre la croyance en Dieu et son contraire n'en sera en rien facilité. C'est autre chose que je rapporte de cette

exploration d'un territoire mal défriché. Prenez un homme quelconque, un Jean Dubois, un Jacques Dupont, un Pierre Ruelle. L'un ou l'autre jour du mois, le 1^{er} ou le 16, le 12 ou le 31, il meurt, inexorablement seul. Cela fait plus ou moins de bruit et plus ou moins de larmes, pendant huit jours ou pendant trente ans, selon le cas et le hasard des familles. Et puis zéro. Combien sont-ils parmi vous à savoir le prénom de leurs quatre bisaïeux et de leurs quatre bisaïeules qui disaient « moi, je » vers 1880, c'est-à-dire hier, et combien qui sachent quel genre d'homme ou de femme cela pouvait bien être, au physique et au moral ? À vrai dire, cela ne nous intéresse pas vraiment. Cela, nous le savons. Et c'est de là, je crois, mais je me trompe peut-être, que vient l'inquiétude humaine. Nous sommes transitoires et nous le savons.

Quoi ! Telle vie qui n'est pas la nôtre et à laquelle nous tenons plus qu'à la nôtre, l'enchantement de ce matin d'automne, telle étude de Chopin, telle fugue de Bach, le scintillement des flots dans l'air vif, les jeux de la neige et du soleil, tel idéal auquel nous sacrifierions tout, tout cela ne serait que du néant en sursis ? Notre froide raison l'admet ou elle biaise et dit « Que sais-je ! », mais notre cœur s'insurge ! Nous cherchons à nous intégrer, nous et ce que nous aimons, dans quelque chose qui demeure. Ce « quelque chose », nous l'appelons Dieu, l'Absolu, le Grand Architecte de l'Univers, le Souverain Bien, l'Un. Rien de plus facile, en principe, que d'en admettre l'existence a priori, comme un postulat. Rien de plus facile non plus que de ne pas l'admettre. Dieu, c'est un postulat. Admettre ou non son existence est une question de foi. Encore l'homme veut-il que sa foi soit étayée par quelque chose. Mais les états traditionnels, ceux qui font partie intégrante de l'arsenal de notre esprit, ne peuvent soutenir cette « chose » que l'on peut bien nommer Dieu mais que l'on ne peut concevoir. Tous craquent. Et ainsi le problème ne peut recevoir que des solutions individuelles, subjectives, relatives.

Quelle que soit la part d'illusion qu'il y ait dans le mysticisme, si aléatoires que soient les chemins où il s'engage, il reste cependant une extraordinaire aventure de l'esprit humain. Au-delà de la foule douteuse des miraculés, des fakirs de toutes sectes et des fanatiques qui se croient des élus, les grands mystiques chrétiens, hindous et musulmans nous offrent leur témoignage émouvant : un effort d'appréhension directe au-delà de la logique et des sens, une tentative de

l'homme de transcender la condition humaine, une tension désespérée vers l'Absolu et l'Éternel.

Copyright © 1989 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Pierre Ruelle, *L'expérience mystique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1989. Disponible sur : < www.arlfb.be >